

*Le Sucre de Cannes*

Parfois les objets vivent plus que nous. Ils traversent plus de mers qu'on en a vu. Sont connus par plus d'hommes qu'on en a rencontrés et sont aussi éternels que nous sommes mortels.

Je m'appelle Jonathan, je n'ai jamais voyagé, sauf une visite à un vieil ami en Allemagne. J'ai toujours vécu dans le même appart, que j'ai repris à maman quand elle a déménagé chez son copain. J'ai une poignée d'amis que je rencontre une à deux fois par semaine. Et, je suis serveur chez *Le Clam*, un petit café en bord de ville, depuis que j'ai quitté l'école. Rien d'excitant vraiment, chaque jour se déroule dans la même monotonie changeante. Certains clients m'offrent quelques mots, d'autres seulement leurs commandes. On me raconte souvent Cannes comme si je n'y vivais pas ; on se plaint du monde sur la plage, des prix, on me décrit la beauté de la mer et des femmes.

Bref, je pourrais continuer. Les individus repartent mais les personnes demeurent les mêmes. Leurs histoires semblent rester flotter dans l'atmosphère jusqu'à ce que le prochain s'en serve. Les discussions, les journées et les problèmes se répètent.

Ma journée commence à six heures et demi. Je me réveille avec une douche et un jus d'orange que je finis en enfilant mes chaussures avant de franchir la porte. *Le Clam* n'est pas loin, huit minutes en vélo et je suis devant la terrasse. Étant à nouveau en retard aujourd'hui, je fis le chemin en six.

Le soleil coulait dans les rues, dévorant gentiment les dernières ombres. La fraîcheur de la nuit passée chatouillait encore mes joues. Une moto qui portait plus que son propre poids me dépassa. En arrivant, je déposai mon vélo derrière le bâtiment et me précipitai à l'intérieur. Mes collègues, déjà arrivés, préparaient la terrasse pour les premiers clients. Une par une, les tables y étaient arrangées. Les parasols blancs qu'on déposait autour d'elles donnaient une allure de champ de marguerites à la terrasse. Malgré l'agitation des employés, une paix régnait sur la place. Une aisance qui racontait les jours passés et futurs. Comme si l'ébranlement qui se réveillait posément dans les rues suivait une certaine loi divine.

Après avoir servi les premiers arrivés, je m'appuyai contre le bar en contemplant le spectacle de la matinée. Mon attention se posait sur le bac de sucre sur la table devant moi.

Un sachet de sucre. Il a beaucoup voyagé, plus d'origines que n'importe quel homme. Le sucre qu'on sert dans *Le Clam* a été extrait de cannes australiennes. Son papier d'emballage a grandi dans les forêts du Minnesota et été transformé en Chine. Une imprimerie allemande lui a donné une couleur. Le sachet et son contenu se sont rencontrés pour la

première fois en Angleterre, où ils ont été unis pour la vie. L'emballage cache ce qui le remplit, mais l'annonce honnêtement sur son ventre *sucre blanc* ou *sucre brut*. Apparemment celui qui garde le plus de ses origines est plus sain.

Pourtant, même arrivé ici, la vie du sucre continue. Maintenant qu'il a vu le monde il va connaître les hommes. Les sachets que je regarde maintenant sont dans l'intimité de la discussion des adolescents assis autour de la table. Les deux garçons avaient l'air de faire le bilan de leurs vacances partagées. Ils revivaient, avec encore plus d'énergie, les jours passés. En l'heure qu'ils étaient ici, ils débitaient l'entièreté de leurs expériences à Cannes, s'assurant de n'oublier aucun instant.

Si ces sachets étaient capables de comprendre tout ce qu'ils vivent ils seraient les êtres les plus sages au monde. Cependant, même s'ils comprenaient tout, ça ne leur servirait à rien. Ils seraient juste des sachets de savoir. Je leurs ressemble dans un sens. Mon quotidien m'a appris à être attentif. Dans un monde qui ne semble jamais changer, les détails commencent à éclore devant vos yeux. Le monde me chante et avec le temps j'ai appris à l'écouter. Pourtant, je ne peux pas le nier, tous ce que j'entends ne me sers à rien. J'ai fabriqué les outils pour briser les barreaux de ma prison, incapable de les utiliser. Je ne peux rien faire avec ma connaissance. Ici, la vie ne me lance pas les problèmes que je pourrais résoudre avec ce que j'ai appris et je ne désire pas partir à leur recherche. Bien sûr, il y a une forme de satisfaction dans le savoir. On en ressort un certain sentiment d'utilité. Mais, je ne peux pas me le cacher ; il ne m'apporte rien. Comme au sucre.

Mon attention resta sur les sachets. Je désirais connaître leur vie secrète, offrir ma compréhension à leur expérience.

Huit heure venait de passer. Une légèreté pesante les accompagnait. Le naturel avec lequel ils accomplissaient leurs mouvements cachait seulement mal leur malaise partagé. Pourtant, leurs efforts ne semblaient pas être dans le but de nier leur douleur mais plutôt de reconforter l'autre. Elle était grande aux épaules larges, ses yeux semblaient deux lacs clairs dans un paysage de pommettes. Lui était plus fin, ses mouvements étaient plus rapides mais tout autant harmonieux. Ils étaient distants quand ils rentraient. Pourtant, leurs boucles brunes les rapprochaient. Frère et sœur sûrement. J'allai prendre leur commande. Un thé pour madame et un Capuccino pour monsieur.

- Tu veux du sucre, Rose ? Débita-t-il dans un effort surhumain

Il haussait les sourcils, espérant avoir brisé le silence avec succès.

- Non, j'essaye d'en manger moins.

- Ah oui ?

Un sourire franc, rempli de reconnaissance, se dessina sur ses lèvres. Elle ne changera jamais et c'est exactement ce dont il avait besoin en ce moment.

- C'est pas bon pour le foie. En plus, j'en ai mangé beaucoup trop ces derniers jours.

Elle souffla dans sa tasse. Puis, inspira profondément :

- On va faire quoi de Maman ?

- Elle ne peut pas rester seule chez elle.

L'assurance avec laquelle il sortit la phrase l'étonnait.

- Peut-être, mais on peut pas la déposer dans une maison de retraite, elle n'a que 68 ans et sait faire tout elle-même.

- Elle va être seule. Père était l'unique personne qu'elle voyait.

Sa voix était pleine de douleur, d'incertitude. Pas seulement pour le sort de sa mère mais aussi pour le sien. L'angoisse qu'un jour, il devrait aussi dire adieu à la personne qui lui avait promis l'éternité. Finir seul, comme maman. La mort de son père semblait l'avoir rendu conscient de sa propre mortalité. Qu'un jour le monde continuera sans les personnes qu'il aime mais aussi sans lui pour les aimer. Il resta silencieux, essayant toujours de cacher son trouble. Rose qui semblait avoir fait pousser ses épines par je ne sais quel malheur, continuait son discours. Pour elle, c'était une affaire à régler, les émotions seront pour l'enterrement. Après quelques gorgées de son thé, qu'elle estimait clairement insipide à cause du manque de sucre, elle relança la discussion :

- Bien sûr, tu as raison. Mais, tu la connais aussi bien que moi, elle se laisserait jamais déposer dans une maison de retraite. En plus, on pourrait bien faire un effort, nous. On pourrait la visiter plus souvent, on se fait un petit plan, une semaine toi l'autre moi...

La discussion continua sur le même ton. Les mots se superposaient, cachant les précédents. Ils donnaient l'étrange impression, qu'au fond, ils connaissaient déjà la solution à leur problème. Probablement déjà avant d'avoir commencé leur discussion. Mais ils avaient besoin de se voir. De s'assurer que leur monde n'avait pas trop changé après tout. D'ailleurs, s'ils avaient été d'accord dès le début ils n'auraient pas eu de raison de se revoir.

Le rythme des gouttes commençait à résonner dans les rues. Gentiment, le gris clair du sol se transformait en un noir luisant. En un instant, tous les parasols étaient rangés. Je rentrai pour m'occuper des clients qui s'étaient déplacés à l'intérieur pour finir leurs boissons. Au loin, je vis encore Rose et Jules disparaître, les vestes sur leurs têtes. Toute la familiarité qu'ils avaient établis à table s'était à nouveau évaporée. Ils repartaient en inconnus côte à côte.

Elle se posa d'abord. Blonde, fine avec des lunettes de soleil qui disaient *je sais ce que je veux*. Elle plaça l'assiette qu'elle avait prise dedans, à l'opposé de la table. Aussitôt son fils grimpa sur la chaise pour s'en saisir. Plongeant ses mains sur le croissant plus grand que son sourire. Même si, les intentions de la femme semblaient être de se poser sur la terrasse, son cappuccino était à l'emporter.

- Maman doit faire un téléphone, Roman. Tu peux rester calme pour maman, chéri ?

Le garçon, qui n'avait pas plus de cinq ans, était trop absorbé par le croissant sur son assiette pour l'entendre. Elle tapait un numéro, trop vite pour que ça soit la première fois qu'elle appelait cette personne. Aucune réponse. Ses mâchoires se crispaient. Ses mains de secrétaire se saisirent d'un sachet de sucre et commençaient à le taper frénétiquement contre la table. À son troisième essai elle eut une réponse.

- Oui bonjour, c'est Chantal. Vous acceptez les conditions que je vous ai envoyées ?

À l'autre bout, une voix de femme incompréhensible. Chantal ne semblait pas ravie de la réponse ;

- Bien sûr que je peux ! Si je pense qu'il n'a pas une bonne influence dans la vie de mon fils, j'ai tous les droits de le lui interdire.

Elle se saisit de la serviette pour essuyer le visage de son fils.

- Non, non, j'ai mes raisons. J'ai vécu six ans avec cet homme. Si je pose ces conditions, j'ai mes raisons.

Et continua sur le même ton ;

- Roman, fais attention maintenant. On a mis cette chemise ce matin !

Avant qu'elle eût fini de secouer les miettes de l'habit de son fils, elle répondit avec une nuance d'ironie ;

- Ah ? Parce que vous pensez que je ne lui suffis pas ? Son père n'était pas là pour lui quand il vivait avec nous. Pourquoi, Roman aurait-il besoin de lui maintenant ?

- Maman, maman regarde ! Le garçon secoua le bras dans lequel sa mère tenait le téléphone et brandit une miette. On dirait un pingouin !

- Roman, qu'est-ce que je t'ai demandé ? C'est pour toi que je fais ça.

Sa discussion continua encore longtemps après que Roman, qui cherchait à se divertir avec ce qu'il trouvait sur la table, ait fini son croissant. Tout le temps que la discussion mangeait ne semblait pas avancer. C'était juste une répétition de demandes qu'au fond d'elle, elle ne désirait pas vraiment. Elle ne voulait pas priver l'homme qu'elle aimait de voir Roman et encore moins son fils de voir son père. Pourtant, quelque-chose au fond d'elle la poussait à

accomplir cette tâche. Elle avait été blessée par la personne qu'elle aimait et pensait rétablir une forme de justice en le blessant en retour.

Roman qui ne s'intéressait plus à ses couverts, avait commencé à se basculer sur sa chaise. Quand il chuta un peu trop en arrière et s'agrippa à la table qui l'accompagna quelques centimètres. Le capuccino, encore intouché, se renversa. Chantal, qui ne se souciait pas de laisser derrière elle une table dégoulinante, agrippa le bras de son fils, posait la somme exacte sur la table et continua sa journée au téléphone.

La lumière du soir s'était déjà installée quand elle arriva. Elle était seule. Ses pieds nus avaient pris la couleur de la rue et elle avait toujours quelques grains de sable sous ses ongles. Elle avait couvert son bikini avec une grande écharpe orange tâchée de sel et de crème solaire. Quelques gouttes tombaient encore de ses cheveux humides à qui le soleil avait dérobé la couleur. Quand elle s'assit une vague de noix de coco et de volupté l'accompagna. Malgré sa trentaine, elle avait encore une certaine grâce enfantine. Elle avait l'air fascinée par chaque instant, ne loupant aucun détail à ce qui se passait autour d'elle. Pourtant, elle n'en semblait pas submergée. Comme si, elle n'essayait pas de comprendre l'agitation qui l'entourait mais plutôt de la ressentir, de l'absorber.

Comme elle m'intriguait, je me précipitai vers sa table pour prendre sa commande. Un jus d'orange avec une paille. Elle resta encore longtemps après avoir vidé son verre. Toujours là quand ma pause avait commencé, je me décidai de la rejoindre. Elle ne semblait pas être surprise dans le moindre quand je demandais si je pouvais m'asseoir avec elle.

Sans que je m'en rende compte nous commençâmes à parler. Nous nous perdîmes dans des thèmes divers. L'âge des pierres sur la plage, le solipsisme jusqu'au coup de soleil d'un passant en sandales. Elle avait un rire enivrant. Elle s'immobilisait le temps qu'il puisse se former dans sa gorge pour enfin laisser s'envoler ses gloussements hypnotisants. Tout en elle criait le bonheur, un bonheur sauvage, absorbant. Tout sauf ses yeux. C'étaient des yeux qui avaient souffert et qui n'avaient pas oublié comment depuis. Mais, peut-être, était ce justement ce qui la distinguait des autres. Elle se permettait de souffrir tout comme elle savourait. Puis tout à coup, nos efforts d'éviter la douleur pour trouver le bonheur me semblaient ridicules. Elle avait adopté ce que peu d'entre nous ne comprennent ; la paix n'est pas un manque de souffrance mais plutôt un équilibre entre ce qui blesse et ce qui soigne.

Quand mon collègue vint me chercher pour m'apprendre que j'avais dépassé ma pause de plus d'un quart d'heure, je lui dis au revoir tout en lui souhaitant une merveilleuse soirée.

Au moment où je franchis la porte du café une vague de regrets me tomba dessus. Pourquoi ne lui avais-je pas demandé son numéro ? Je ne savais même pas son nom. Être avec elle était tellement naturel que j'en avais oublié que je ne la connaissais pas. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était possible de ne plus jamais la revoir. Je ressorti immédiatement mais elle n'était plus là.

Le réveil du lendemain me fit mal. Elle ne quitta plus mes pensées. Un moment, je me surpris à sourire en me rappelant une chose qu'elle avait dit. L'autre, je frissonnai en remarquant le manque qu'elle m'avait fait découvrir. J'espérais qu'elle revienne, que hier n'était pas son dernier jour ici.

Quand ma pause de l'après-midi arriva, elle n'était toujours pas là. Je me posai sur le trottoir en m'allumant une cigarette. Je songeai à l'endroit où elle pouvait être maintenant. Qu'est-ce qu'elle faisait. Peut-être, avait-elle une famille, un mari, des enfants. Les regrets remontaient. Je ne savais rien sur sa vie. Je connaissais seulement son rire, sa voix, ses yeux. D'ailleurs, je commençai à douter de notre moment partagé. Il se pouvait que pour elle ce n'était qu'une simple discussion, qu'elle m'avait déjà oublié. Quand j'entendis sa voix.

Elle était là.

Je m'approchai de sa table et sans un mot elle m'invita à m'y asseoir. Elle ouvrit un sachet de sucre et le versa dans son café. Nos regards plongeaient dans sa tasse. Les centaines, peut-être milliers, de cristaux se séparaient dans l'expresso. Pendant l'instant d'une seconde, les grains de sucre étaient les étoiles dans le ciel noir profond du café.

Je n'attends plus.